
Le mot comme événement et comme outil d'investigation historique et historiographique : *morisco* et *arábigo* dans le *Tesoro de la lengua española o castellana* (1611) de Covarrubias

39

Dominique Neyrod
Le Mans Université, 3L.AM

RÉSUMÉ. Nous considérons que l'unité lexicale appelée « mot » peut être événement et outil d'investigation historique et historiographique et nous nous attacherons à le démontrer dans le cas des mots *morisco* et *arábigo* dans le *Tesoro de la lengua castellana o española*. Nous verrons ainsi d'une part comment la structure interne du mot *morisco* énonce le fait historique de l'échec de la politique d'assimilation culturelle et religieuse des *moros* par la monarchie catholique espagnole et d'autre part comment à travers le mot *arábigo* et le discours de Diego de Urrea sur les *palabras arábigas* le premier dictionnaire monolingue de l'espagnol se révèle être témoignage et acteur d'une nouvelle science en train de se constituer dans l'Europe moderne : l'orientalisme.

MOTS-CLÉS : Covarrubias ; arabismes castillans ; grammaire arabe ; Morisques ; orientalisme.

ABSTRACT. We consider that the lexical unit called “word” can be an event and a tool of historical and historiographical investigation. We will demonstrate this in the case of the words *morisco* and *arábigo* in the *Tesoro de la lengua castellana o española*. We will see, on the one hand, how the internal structure of the word *morisco* states the historical fact of the failure of the policy of cultural and religious assimilation of the *moros* by the Spanish Catholic monarchy. On the other hand, we argue that through the word *arábigo* and the discourse of Diego de Urrea on the *palabras arábigas* the first monolingual dictionary of Spanish reveals itself as a testimony and actor of a new science being constituted in modern Europe: Orientalism.

KEYWORDS: Covarrubias; Castilian Arabisms; Arabic Grammar; Moriscos; Orientalism.



Cet article est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / partage dans les mêmes conditions 4.0 international. ISSN : 2260-7838. <http://savoirsenprisme.univ-reims.fr>

Introduction

L'existence des arabismes castillans (environ 4000 mots espagnols provenant de l'arabe) constitue indubitablement un fait d'histoire. L'intégration de plusieurs centaines d'entre eux dans le *Tesoro de la lengua española o castellana*, premier dictionnaire monolingue de l'espagnol, qui aurait pour but, selon son auteur, de faire « connaître à fond » (*saber de raíz*¹, c'est à-dire connaître depuis la racine, depuis l'origine) aux Espagnols leur « propre langue » (*su propio lenguaje*)², et cela au moment même où les Morisques, derniers locuteurs de langue arabe en Espagne vont être expulsés de leur pays, en est un autre. Nous l'examinerons à la lumière du mot *morisco(s)*.

À travers le mot *arábigo* se profile un autre fait d'histoire et d'historiographie : la naissance de l'orientalisme, une science qui se développe aux XVIII^e et XIX^e siècles et qui connaît ses prémises dès le tournant des XVI^e et XVII^e siècles. Nous connaissons bien, pour l'avoir étudié pendant des années³, le cas des *palabras árabigas (mots arabes)* du *Tesoro* pour lesquelles Covarrubias présente des étymologies empruntées à Diego de Urrea, « interprète du Roi ». Dans des travaux antérieurs nous avons soumis ces étymologies à une analyse linguistique détaillée qui nous a permis d'opérer une réévaluation complète du protagonisme de la langue arabe dans le *Tesoro* et de donner un sens supplémentaire à cette œuvre lexicographique.

Les mots ont bien été pour nous, en cette occasion, un outil d'investigation historique et historiographique car si les spécialistes du *Tesoro* ont souligné ses visées patrimoniale – en tant que conservatoire des origines de la langue castillane – et nationale – en tant qu'instrument de la construction d'une identité nationale et impériale –, nous sommes en mesure de montrer de notre côté qu'aussi loin de l'une que de l'autre de ces visées, il est aussi témoignage et acteur d'une activité scientifique, cet *arabismo científico* (arabisme scientifique) qui donnera naissance à l'orientalisme.

Morisco(s), árabigo(s) dans le Tesoro de Covarrubias

Le moment historique que nous allons considérer est le tournant des XVI^e et XVII^e siècles en Espagne, une période marquée par le *problema morisco*, problème qui est celui de la stigmatisation politique, sociale, religieuse, linguistique,

1 « de este [diccionario] no solo gozará la [nación] española, pero también todas las demás, que con tanta codicia procuran deprender nuestra lengua, pudiéndola agora saber de rayz » (ce n'est pas seulement la nation espagnole qui profitera de ce dictionnaire mais aussi toutes les autres, qui mettent une telle persévérance à essayer d'apprendre notre langue, puisqu'ils pourront maintenant la connaître *de rayz*) (*Tesoro*, adresse au roi Philippe III « Señor »). Notre traduction ; il en sera de même pour toutes les traductions françaises de textes espagnols.

2 « Pero lo que es más de estimar y de más rara utilidad, es que dará v. m. con él noticia a los españoles de su propio lenguaje » (Mais ce qui est le plus digne d'estime et d'une plus insigne utilité, c'est que grâce à lui [le *Tesoro*], vous apprendrez aux Espagnols leur propre langue (*Tesoro*, *Preliminares*, « Carta del Licenciado don Baltasar Sebastián Navarro de Arroyta [...] al autor de este libro »).

3 Nous renvoyons à notre publication la plus récente sur ce sujet : Neyrod, 2020.

d'une partie de la population espagnole, descendante des *moros*, sujets des différents royaumes arabo-musulmans d'Espagne, devenus *mudéjares*⁴ au fur et à mesure de l'avancée de la Reconquista jusqu'à la chute du royaume nasride de Grenade, dernière entité politique, linguistique et culturelle arabo-musulmane en Espagne, vaincu en 1492 par les Rois Catholiques, ce qui marque la fin de la Reconquista. Tout au long du XVI^e siècle, la monarchie espagnole s'est employée à éradiquer la religion islamique de ses nouveaux sujets, ainsi que leur langue arabe et toutes leurs coutumes et traditions au profit de la religion catholique, de la langue castillane et des modes de vie des vieux-chrétiens. L'échec de cette politique d'assimilation (ou d'acculturation, selon les points de vue) sera mis en avant par le pouvoir pour justifier l'expulsion des Morisques entre 1609 et 1614⁵.

Les mots sont à leur insu, et à l'insu de leurs utilisateurs, les témoins, voire les acteurs des événements. La tragédie des Morisques était inscrite dans le mot *morisco* lui-même. En effet, que dit ce mot ? En tant qu'adjectif dérivé, il déclare simplement une dépendance par rapport au mot-base, une relation avec lui. C'est ainsi qu'il apparaît en espagnol médiéval⁶, comme dans ce vers du *Cantar de mio Cid* (fin XII^e-début XIII^e siècles), « *una piel vermeja, morisca e ondrada* » (« une pelisse vermeille, *morisca* et admirable ») où l'adjectif *morisca* répond au français *mauresque*, c'est-à-dire qu'il se réfère au style du travail « à la façon des *moros* (Maures) » réalisé sur ce vêtement⁷.

Mais à l'époque qui nous occupe, le discours du mot *morisco*, devenu substantif, n'est plus le même : en quelques sons *morisco* fait le récit d'un événement de l'histoire. Car il énonce sans ambiguïté que ces nouveaux sujets de la Couronne restent des *moros*, au mieux des dérivés, des descendants de *moros*, reliés à ceux-ci par leur mode de vie, par l'usage de la langue arabe chez les Morisques de Grenade et de Valence, et surtout par leur religion, devenue un élément capital dans la monarchie espagnole catholique. Leur donner le nom

4 Les sujets *moros* des royaumes arabo-musulmans passés successivement au cours des siècles sous le contrôle politique et administratif des princes chrétiens bénéficiaient du statut de *mudéjares*, c'est-à-dire qu'ils conservaient leur liberté religieuse, coutumière et linguistique en échange d'un tribut. Le problème morisque n'a surgi que sous les Rois Catholiques et leurs successeurs, lorsque les *moros* du royaume de Grenade et les *mudéjares* des royaumes de Castille, d'Aragon et de Valence ont été contraints de se convertir au catholicisme, devenant ainsi *moriscos*.

5 L'expulsion des Morisques d'Espagne est le résultat d'un ensemble complexe de crises politiques, religieuses et économiques. La bibliographie est très abondante : on pourra voir l'ouvrage classique de Louis Cardaillac, 1977, Francisco Márquez Villanueva, 1998 ou encore Raphaël Carrasco, 2008. C'est un événement majeur dans l'histoire de l'Espagne, un « problème historique » aux « dimensions uniques et particulières » : « l'expulsion entre dans la catégorie d'une crise de conscience collective pour les Espagnols de cette époque et même pour un grand nombre de ceux des époques suivantes » (Márquez Villanueva, 1998 : 98).

6 V. Martin Alonso, *Diccionario medieval español*, 1986 : 1412, où l'adjectif *morisco* est défini par un autre adjectif, *moruno*, lui aussi dérivé de *moro*, et qui ne figure pas dans la nomenclature de ce dictionnaire. Dans la dernière édition du *Diccionario de la Real Academia Española* (DRAE, 23^e édition, 2014, actualisée en 2022) l'adjectif *moruno* est défini par : « *moro* (*perteneiente al África septentrional*) ».

7 *Cantar de mio Cid*, 1993 : 114, vers 178. On notera que l'éditeur, Alberto Montaner, commente le mot *morisca* dans ce vers de la façon suivante : « *al estilo de los tejidos hechos por los musulmanes* » (« dans le style des tissus fabriqués par les musulmans »). Or, d'après le *Diccionario español medieval* de Martin Alonso le mot *moro*, du XII^e au XV^e siècles désignait un « Natif de la partie de l'Afrique septentrionale à la frontière de l'Espagne où se trouvait l'ancienne province de Mauritanie » sans se focaliser sur son appartenance religieuse, de sorte que l'interprétation de Montaner dans un texte daté du tournant des XII^e et XIII^e siècles nous semble abusive.

de *moriscos*, c'est dire que leur baptême (le plus souvent forcé) n'est pas le départ d'une nouvelle vie de chrétiens, fût-ce de nouveaux-chrétiens, mais qu'ils restent musulmans ou plutôt crypto-musulmans, à tel point que l'historien Bernard Vincent croit pouvoir donner cette définition des *moriscos* : « une communauté crypto-musulmane espagnole minoritaire⁸ » (Vincent, 2006). Il existe en effet une contradiction interne dans ce mot entre ce qu'il dit (« *moro* ou relatif aux *moros* ») et ceux qu'il était destiné à dénommer (« baptisés et donc chrétiens »)⁹. Désigner par ce mot les nouveaux convertis, c'était dire en même temps que leur « conversion ne change rien d'autre que le nom et n'atteint pas le trésor de la foi dissimulée, de l'ethnie, du sang impur¹⁰ » comme l'écrit Jacques Lezra (2011 : 481).

Le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias s'inscrit à la fin de cette période. D'après les spécialistes, il a été rédigé dans les premières années du XVII^e siècle, probablement entre 1606 et 1610 selon Martín de Riquer et il est publié à Madrid en 1611. Il ne connaîtra qu'une seconde édition ancienne, en 1674. Depuis sa redécouverte et sa première publication moderne par Martín de Riquer en 1943¹¹, il a suscité d'innombrables études et recherches. Il compte 11 000 entrées et devait être complété par un *Suplemento* rédigé par son auteur en 1611-1612 et resté inachevé, qui compte 2179 entrées et qui est resté inédit jusqu'à sa publication en 2001 par Georgina Dopico et Jacques Lezra¹².

Le *Tesoro* est le premier dictionnaire monolingue de l'espagnol et d'après son auteur, un travail qui voudrait égaler celui qu'Isidore de Séville avait effectué dix siècles auparavant pour le latin dans ses *Etimologiae latinae*. Dans sa dédicace au roi Philippe III ainsi que dans son adresse au lecteur, Covarrubias souligne « le mélange de tant de langues dont la nôtre est composée », rappelle que « ce qu'on appelle ancien castillan est composé d'un mélange des langues qui furent introduites par les peuples qui vinrent au début peupler l'Espagne¹³ ». Il déclare que « la plupart des vocables castillans sont des corruptions de la langue latine¹⁴ » et compare son travail d'étymologiste à un combat « contre différentes bêtes sauvages, car pour moi et pour ceux qui ne sont pas savants, c'est ainsi que

8 « Una comunidad criptomusulmana española minoritaria » (Bernard Vincent, *El río morisco*, 2006), définition citée par Rodríguez Mediano, 2008.

9 Cette contradiction est encore perceptible dans les définitions proposées par la dernière édition du *Diccionario de la Real Academia Española (DRAE)*, qui donne en 2^e acception de l'adjectif « *morisco*: « Dicho de una persona: Musulmana, que, terminada la Reconquista, era bautizada y se quedaba en España [musulman qui à l'issue de la Reconquista était baptisé et restait en Espagne] U. t. c. s [s'utilise aussi comme substantif] », la 1^{re} acception étant : « *morisco*: *moro* (perteneciente al África septentrional [*moro* (appartenant à l'Afrique septentrionale)]) ». Le texte de la 22^e édition du *DRAE*, 2001, était encore plus résolument contradictoire en ne reculant pas devant le syntagme « *moro* baptisé » : « *morisco*: Se dice del *moro* bautizado que, terminada la Reconquista, se quedó en España ».

10 « tal conversión [la conversion des Morisques] no cambia más que el nombre, sin llegar a tocar el "tesoro" de la fe oculta, de la etnia, de la sangre impura ».

11 Covarrubias Orozco, [1943], est notre édition de référence, alternant parfois avec l'édition beaucoup plus récente de Arellano et Zafra, 2006.

12 Covarrubias Orozco, 2001. Le *Suplemento* est également intégré dans l'édition du *Tesoro* réalisée par Arellano et Zafra.

13 « la que llaman castellana antigua, compuesta de una mezcla de las que introdujeron las naciones que al principio vinieron a poblar España ».

14 « Y presupuesto que los más vocablos castellanos son corrompidos de la lengua latina ».

peuvent être appelées les langues étrangères : latin, grec, hébreu et arabe, ainsi que les vulgaires, le français et le toscan¹⁵ ». Nous nous attardons sur ces citations pour mettre en lumière le fait que l'objectif de Covarrubias est avant tout étymologique, c'est-à-dire linguistique, en même temps qu'historique¹⁶.

Ce sont aussi les étymologies qui font le principal objet de l'éloge de Don Baltasar Sebastián Navarro de Arroyta figurant dans les Préliminaires, mais il s'y ajoute quelques allusions au prestige de la langue castillane dû à ses qualités propres et au fait que, par le moyen des armes, elle s'est imposée au monde entier : c'est une œuvre, écrit-il, « qui doit donner connaissance aux étrangers de la langue espagnole, de sa précision et de son élégance, qui font grand honneur à la nation espagnole¹⁷ » et qui assurera à son auteur « une mémoire éternelle dans le monde entier car dans le monde entier sont parvenues les armes espagnoles et elles y ont installé et accrédité la langue espagnole¹⁸ ».

Certains spécialistes actuels partagent ce point de vue et voient dans le *Tesoro*, comme Jacques Lezra, co-éditeur du *Suplemento*, un instrument de « la suprématie de la langue castillane », de l'émergence d'une culture espagnole au début de l'Espagne moderne qui s'identifierait avec le « mythe » ou « l'entreprise » nationale. Pour ce chercheur, l'entreprise lexicographique de Covarrubias est de toute évidence une entreprise nationaliste au service de la monarchie espagnole et de l'impérialisme linguistique :

Le *Tesoro* de Covarrubias est l'instrument explicite – parmi d'autres, bien sûr – de l'unification de la monarchie espagnole sous la domination de la Castille, de la résorption de la diversité linguistique sous la suprématie de la langue castillane et de l'évangélisation et de la conversion de populations hétérogènes à travers l'Espagne (Lezra, 2000 : 10)¹⁹.

Le lexicographe lui-même, nous l'avons vu, ne tient pas un tel discours et nous allons voir que son œuvre ne réalise pas ce programme.

Les années au cours desquelles Covarrubias travaille à la rédaction du *Tesoro* sont aussi celles où, dans la société espagnole et dans les sphères du pouvoir religieux et politique, sont débattues les solutions à apporter au *problema morisco* et où est décidée l'expulsion. Événement historique s'il en fut, sur lequel « Covarrubias garde un silence assourdissant » (Dopico 2011 : 276) : « [...]

15 « Yo he buscado con toda diligencia este Tesoro de la lengua castellana y lidiado con diferentes fieras, que para mí y para los que saben poco, tales se pueden llamar las lenguas extranjeras : latina, griega, hebrea y arábigo, y con las demás vulgares, la francesa y la toscana ».

16 Même si, en réalité, l'œuvre comporte d'innombrables digressions encyclopédiques qui constituent, pour ses lecteurs actuels, une grande partie de sa valeur documentaire.

17 « esta obra de las Etimologías ha de dar noticia a los extranjeros del lenguaje español, y de su propiedad y elegancia, que es muy gran honor de la nación española ».

18 « para v.m. eterna memoria en todo el mundo, pues a todo él han llegado las armas españolas y asentado y acreditado su lenguaje ».

19 « Covarrubias's *Tesoro* serves as the explicite instrument –one of many, to be sure- for the unification of the Spanish monarchy under Castile, for the subsumption of linguistic diversity under the empire of « la lengua castellana », and for the evangelization and conversion of heterogeneous populations throughout Spain ».

l'expulsion des Morisques, ce "deuil" national rend muet le maître des mots lui-même²⁰ », suggère Georgina Dopico (2011 : 277). En effet, toute allusion à ce sujet brûlant est absente du *Tesoro*, qui fourmille pourtant de digressions sur les sujets les plus variés.

Le mot *moriscos* figure dans la nomenclature, au pluriel et comme substantif, à l'intérieur d'une courte série : *moro*, *moriscos*, *morisma*, *morería*, et sa définition évite l'écueil de la contradiction interne que nous avons évoquée plus haut en mettant l'accent sur le changement, sur la conversion (tout en exprimant un doute sur sa sincérité) : « Les convertis de l'islam à la foi catholique. Et s'ils sont catholiques, c'est une grande grâce que Dieu leur a faite et à nous aussi²¹ » .

En dehors de la nomenclature, on relève dans le *Tesoro* bien d'autres occurrences du mot *morisco*, ou d'allusions à ceux-ci, avec une tout autre signification. Par exemple dans les articles suivants, qui éternisent certains aspects du mode de vie des *moriscos*, que les différents décrets de conversion promulgués depuis le début du XVI^e siècle avaient voulu éradiquer en même temps que la religion musulmane :

Alpargate : Chaussure tissée en corde dont les *moriscos* font grand usage [...].

Almalafa : [...]. Vêtement *morisco*.

Almaizar : C'est une voilette *morisca*, ou un voile, comme un foulard, avec lequel se couvrent les *moriscas* [...] ; et les *moros* mettent ces *almaizares* autour de leur tête et laissent tomber les franges sur leurs épaules.

Zambra : danse *morisca*. [...].

Çalema : la courtoisie et l'accueil plein d'humilité que fait l'inférieur à celui qui est au-dessus de lui, avec une grande soumission ; et nous avons en castillan une expression pour dire de quelqu'un qu'il

20 « la expulsión de los moriscos, esa "pesadumbre" nacional que enmudece al mismo maestro de la palabra ».

21 « *Moriscos, los convertidos de moros a la fe católica. Y si ellos son católicos, gran merced les ha hecho Dios y a nosotros también* » (*Tesoro*, art. « *Moriscos* »). Il est vrai que dans le *Suplemento* le mot *morisco* apparaît à l'entrée *Judío* (Juif) dans le corps d'un bref rapport justificatif de la décision d'expulsion et de ses modalités : onze lignes dans un très long article de sept colonnes dans lesquelles s'étale le récit des perfidies, des trahisons et des crimes des Juifs contre les chrétiens. Ce fait de nomenclature déclare un parallèle historique entre les deux expulsions, celle des Juifs d'Espagne en 1492 et celle des Morisques en 1609-1614. De cette dernière, il donne deux raisons : que les Morisques auraient voulu livrer l'Espagne aux Ottomans (« *constando [los moriscos] querían entregar a España al turco* ») et qu'ils continuent à pratiquer la religion musulmane. Cette nouvelle définition serait due aux événements de l'histoire : Jacques Lezra voit en effet dans les ajouts du *Suplemento* une rectification, « une conversion à la fois méthodologique et idéologique » du texte du *Tesoro* publié en 1611. D'après lui, « *El Suplemento acentúa la más pura historiografía, expandiendo enormemente el antisemitismo más bien ahogado de la obra anterior, y en particular rescribiendo muchas de sus definiciones anteriores para ofrecer una base y una justificación histórica a la expulsión de los moriscos, que para entonces era ya un hecho consumado, pero que durante la redacción del Tesoro estaba aún tan sólo en proyecto* » (Le *Suplemento* accentue la plus pure historiographie, étendant énormément l'antisémitisme plutôt étouffé de l'œuvre antérieure, et en particulier réécrivant de nombreuses définitions afin d'offrir une base et une justification historique à l'expulsion des Morisques, qui était à ce moment un fait accompli, mais qui n'était encore, pendant la rédaction du *Tesoro*, qu'un projet) (Lezra 2011, 476)].

fait la révérence avec affectation, c'est qu'il *fait des çalemas*. Elle est venue de la façon dont les *moros* se saluent, lorsqu'ils se rencontrent, avec ces mots : « *Ala hyi zalemaq* », qui veulent dire : « Que Dieu te garde ».

Alguaquida : [...] Il faut souligner au passage que [les *moriscos* de Espagne] appellent *aluquetes* des pelures d'orange en forme de cercle que les bons buveurs mettent dans leur vin [...].

Alpiste : c'est une semence dont les grains sont très petits : elle est semée par les *moriscos* et apportée ici, en Castille pour donner à manger aux oiseaux, particulièrement aux canaris [...]²².

D'autres articles témoignent implicitement, mais sans doute très clairement pour les contemporains, des violences et de la stigmatisation dont sont victimes les Morisques. Ainsi, l'article « *albaicín* » évoque la déportation des Morisques de Grenade consécutive à la guerre des Alpujarras (1568-1570) :

Albaicín : Un quartier de la ville de Grenade où habitaient il y a peu les *moriscos* de cette ville [...]²³.

Les deux articles suivants renvoient à une sorte d'épreuve phonétique inspirée de celle du *schibboleth* dans la Bible, et qu'on pourrait appeler l'épreuve de *cebolla* : elle aurait permis, principalement pendant la guerre des Alpujarras, de reconnaître les Morisques au sein d'une population où ceux-ci ne se différenciaient pas visiblement des vieux-chrétiens. Elle n'a de sens que si l'on sait que pour les Morisques de Grenade, le castillan était une langue récemment apprise, et que du fait de certaines des particularités de l'articulation des sifflantes castillanes et de leur propre substrat arabe, ils avaient tendance à produire la chuintante prépalatale /š/ au lieu de la sifflante /s/²⁴.

22 *Alpargate* : Calzado tejido de cordel, de que usan mucho los moriscos [...]

Almalafa : [...]. Vestidura morisca

Almaizar : Es toca morisca o velo, a manera de sabanilla, con que se cubren las moriscas ; es de seda delgada y listada de muchas colores con rapacejos en los extremos. [...] ; y los moros se rodean a las cabezas estos almaizares, dejando colgar las puntas de los rapacejos sobre las espaldas.

Zambra : danza morisca. En rigor zambra vale tanto como música de soplo o silbo, porque se danza al son de dulzainas y flautas. [...].

Çalema : la cortesía y humilde reconocimiento que hace el inferior al mayor, con mucha sumisión ; y así tenemos una frasis castellana para decir que uno hace reverencia afectadamente, que hace çalemas. Nació del modo de saludarse los moros unos a otros cuando se topan con estas palabras : « *Ala hyi zalemaq* », que valen : « Dios te salve ».

Alguaquida : [...] Es de advertir, aunque de paso, que [los moriscos de España] suelen llamar *aluquetes* unas ruedecitas de la cáscara de las naranjas que buenos bebedores suelen echar en el vino. [...].

Alpiste : es una semilla de unos granitos muy menudos : siémbra la los moriscos y tráese acá a Castilla para dar de comer a los pájaros, especialmente a los canarios. [...].

23 *Albaicín* : un barrio de la ciudad de Granada, adonde agora últimamente moraban los moriscos della [...].

24 Pour plus de détails sur les sifflantes castillanes et sur la prononciation particulière des Morisques, voir Neyrod, 2010.

Cecear : [...]. Dans le Livre des Juges, chap. 12, on lit qu'à un certain point de passage du Jourdain quarante et quelques milliers d'hommes de la tribu d'Ephraïm furent tués par ceux de Galaad car ils les forçaient à prononcer le mot *schibbolet* et s'ils disaient *sibbolet*, ils les tuaient car ils les reconnaissaient par la langue, comme nous-mêmes reconnaissons ceux qui sont *moriscos* en les faisant prononcer *cebolla* [avec /s/], et ils disent *sebolla* [avec /š/] [...].

Cebolla : [...]. Grâce à ce vocable, on arrive à une certitude au sujet de ceux qui sont soupçonnés d'être *moriscos* parce qu'ils prononcent *sebolla* [avec /š/] [...]²⁵.

D'autres mentions ou allusions à la langue des *moriscos* se situent dans une tout autre perspective : celle de l'évolution de la langue. Voyons les articles suivants :

Guadix : ville et évêché du royaume de Grenade ; son nom vient du fleuve Guadix, qui signifie incessant, continu, qui coule sans arrêt. D'autres disent que c'est une corruption de *Guid hais*, qui veut dire fleuve de vie [...].

Guadalajara : Fleuve du royaume de Tolède, qui a donné son nom à la ville de Guadalajara. Ce nom signifie fleuve des pierres ou des galets. Les *moros* lui ont donné ce nom à cause de sa ressemblance avec un cours d'eau de l'Arabie Heureuse [...]. Il y a corruption du mot *guid alhichara* en Guadalajara. [...].

Dans ces deux cas, *guid* est le mot arabe *wādī*, vallée, rivière, avec *imāla* de second degré du *a*. L'*imāla*, en grammaire arabe, est un phénomène de fermeture de la voyelle phonologique. L'*imāla* est dite de premier degré lorsque /a/ se ferme en [e], ce qui est le cas général pour toutes les variétés orales de l'arabe. Lorsque /a/ se ferme en [i], l'*imāla* est dite de second degré et elle est caractéristique de l'arabe vernaculaire grenadin : c'est le cas des expressions *guid hais* et *guid alhichara*.

De ces exemples, il convient de retenir que Covarrubias a eu des contacts personnels avec des *moriscos* de Grenade, avec lesquels il a discuté des étymologies. L'expression « d'autres disent que » ne laisse guère de doute sur la réalité d'échanges de ce type, de même que la notation elle-même de l'*imāla*, qui est un phénomène exclusivement oral. Etant donné que beaucoup de Morisques furent déportés en Castille après la guerre des Alpujarras, et qu'on en comptait un grand nombre dans le district de Cuenca, où résidait Covarrubias, cha-

25 *Cecear : hablar ceço, pronunciando la Ç por la S ; como por señor decir çñor. Otros tienen el vicio contrario, que pronuncian la S por la Ç, como sebolla por cebolla. En el libro de los Juezes, cap. 12, leemos haber sido muertos en cierto paso del río Jordán, quarenta y tantos mil hombres de los de Efraín por los galaaditas, forçándoles a pronunciar esta dicción schibbolet, y respondiéndolos sibbolet los matavan, conociéndolos por la lengua ; como nosotros conocemos los que son moriscos, con hacerles pronunciar cebolla, y ellos dicen sebolla. [...]. Cebolla : [...]. Con este vocablo prueban a los que sospechan ser moriscos, porque pronuncian sebolla, y aun los andaluces y valencianos y gente de cerca de la mar. [...].*

noine de la cathédrale de cette ville, étant donné aussi la curiosité linguistique de notre lexicographe, ces rencontres et ces enquêtes étymologiques n'ont pas de quoi surprendre.

Le deuxième élément que nous retiendrons est d'une plus grande portée. C'est l'idée de *corrupción* (« Está corrompido el vocablo de guid alhichara en Guadalaxara », « Otros dizen estar corrompido de Guid hais »), qui est l'équivalent de notre concept d'évolution phonétique. La phonétique historique nous a appris que les langues évoluent à partir de l'oral et non de l'écrit. Or la question capitale pour la grammaire des arabismes castillans qui est soulevée implicitement par ces remarques est celle de l'intégration dans ceux-ci de la voyelle phonologique /a/ là où elle était touchée par l'*imāla* en arabe parlé. On trouve d'ailleurs un reflet de cette problématique à l'article « Guada » :

En langue arabe (*arábigo*), veut dire eau vive, qui court comme la rivière ou le ruisseau. Et ainsi nous avons dans la langue espagnole beaucoup [de noms] de cours d'eau qui commencent par *guada* [...]. *Guada* ou *guid*, c'est tout un »²⁶.

Elle apparaît de façon tout à fait explicite à l'article « El » :

Les Arabes ont utilisé l'article *el* pour tous les genres de(s) noms et nous l'avons changé en *al* [...]»²⁷.

Il s'agit cette fois de l'intégration dans les arabismes castillans de l'article, réalisé *el-* en arabe parlé (avec *imāla* du premier degré), sous sa forme phonologique *al-* : problème qui a fait couler beaucoup d'encre et qui n'a pas reçu à ce jour de réponse définitive²⁸.

D'autre part, *guid* ou *guada* qui commencent par [gw] renvoient de manière implicite à un autre fait de grammaire des arabismes castillans, qui est présenté explicitement dans les articles suivants :

Alguazil : [...] Urrea fait remarquer que tous les noms qui commencent par *gua*, les Arabes [*los árabes*] les prononcent avec *va* [= wa], avec [la lettre] *vau* des hébreux, mais les *moriscos de España* prononcent *gua*, de sorte que pour *al vasil* [= al wasil] ils disent *al guazil*²⁹.

26 Souligné par nous. « En lengua arábigo, vale agua viva, que corre como el río o el arroyo. Y así tenemos en la lengua española muchos ríos que empiezan con guada [...]. Guada o guid, es todo uno ».

27 « Los árabes usaron del artículo el para todos los géneros de nombres y nosotros le trocamos en al [...] ».

28 V. Corriente (1999: 57-64) et un résumé des discussions et hypothèses dans Neyrod (2018^a: 60-66).

29 « advierte el dicho Urrea que todos los nombres que empiezan gua los árabes los pronuncian por ua, con la vau de los hebreos, pero los moriscos de España la pronuncian gua, de modo que por al vasil dizen al guazil. [...] ».

Alguaquida : [...] Urrea dit que sa forme en arabe [*su terminación arábica*] est *v[w]equidetun*, du verbe *v[w]ecade*, bien qu'en langue grossière et peu distinguée ; de sorte que nous devrions dire *al uquida* ; et cette forme s'est gardée dans *alunque*, qui a la même signification. Mais comme nous l'avons dit au mot *alguazil*, les *moriscos de España* prononcent *gu* pour *v [w]*³⁰.

Ce phénomène, selon Covarrubias propre aux *moriscos* de España, consiste à appuyer l'articulation de la diphtongue *wa* sur la vélaire sonore *g*. Corriente (1999 : 28) le relève comme « *la mera tendencia hispánica de sustituir /w/ por /gw/* » (« la simple tendance hispanique à remplacer /w/ par /gw/ ») et donne justement l'exemple de *aguacil* de l'arabe andalou *alwasír*. C'est donc un fait phonétique hispanique qui influe sur la prononciation de l'arabe et par conséquent sur la forme finale du mot en castillan.

Dans ces deux articles, le commentaire attribué par Covarrubias à Urrea oppose la prononciation des Arabes (*los Árabes*) à celle des *moriscos* et la forme canonique en arabe (*su terminación arábica*) au vernaculaire des *moriscos*, « langue grossière et peu distinguée ». Et cela nous amène au mot *arábigo(s)*. Dans plusieurs dizaines d'étymologies du *Tesoro*, le lexicographe invoque l'autorité de *los arábigos*, par exemple « *azafrán* : j'ai discuté de l'étymologie du nom *azafrán* avec de grands *arábigos*³¹ », « *çarca* : une personne qui connaît bien la langue m'affirme qu'en arabe on dit de la femme qui a les yeux bleus qu'elle est *çarca*³² », « *açafate* » : les *arábigos* disent que ce nom appartient à leur langue³³ ». Dans l'adresse « *Al letor* » du *Tesoro*, il met *la lengua arábica* sur le même plan que le latin, le grec et l'hébreu en les séparant des langues vulgaires. *Los árabes* sont, comme les définit le *Tesoro* lui-même « les habitants de l'Arabie », « région entre la Judée et l'Égypte ». « *Arábico* est une chose de l'Arabie, d'où vient *arábigo*, la langue des Arabes³⁴ ». Quant à l'expression *en su terminación arábica*, nous allons voir que c'est une expression terminologique relative à la flexion casuelle, caractéristique de l'arabe classique.

Le *Tesoro* opère une distinction lourde de contenus entre *arábigos* et *moriscos*. Ces derniers sont plus d'une fois dénommés *moriscos de España* ; cette expression, qui n'est pas propre à Covarrubias, dit clairement, nous semble-t-il, que les *moriscos* sont espagnols. Ce fait était d'une importance capitale dans le débat sur l'expulsion des Morisques, et mis en avant (entre autres) par ceux qui étaient hostiles à l'expulsion, alléguant, comme le célèbre humaniste Pedro

30 « *Urrea le da su terminación arábica vequidetun, del verbo vecade, aunque en lengua grosera y poco cortesana ; de manera que nosotros aviamos de volver al uquida ; y esto se guardó en alunque, que significa lo mesmo que alguaquida. Mas como tenemos dicho en la palabra alguazil, los moriscos de España pronuncian la v por gu* ».

31 « *he comunicado la etimología del nombre azafrán con grandes arábigos* ».

32 « *cierta persona perita en la lengua, me afirma que en arábigo se dize çarca la mujer que tiene los ojos azules* ».

33 « *los arábigos dizen ser nombre suyo* ».

34 « *los de Arabia* », « *una región entre Judea y Egipto* », « *Arábico, cosa de Arabia, de donde se dixo arábigo, la lengua de los árabes* » (*Tesoro*, art. « *Arabia* »).

de Valencia que les Morisques étaient aussi espagnols que les vieux-chrétiens³⁵. Quant aux arábigos, leur caractéristique n'est pas nationale (ni religieuse) mais linguistique et scientifique : ce sont les spécialistes de la *lengua arábiga*, qui est l'arabe classique, les *arabisants*, souvent arabophones, grâce auxquels vont se développer l'arabisme scientifique et l'orientalisme. Diego de Urrea était un de ces arábigos.

Les étymologies arabes de Diego de Urrea dans le *Tesoro* : un outil d'investigation historique et historiographique

49

Le corpus sur lequel nous avons travaillé compte environ 200 articles qui présentent une étymologie attribuée par le lexicographe à Diego de Urrea. La présence de très nombreuses observations sur la grammaire arabe dans ce corpus et par conséquent dans le *Tesoro*, fait unique dans la lexicographie contemporaine³⁶, s'impose dès l'abord à tout lecteur un tant soit peu arabisant ; pourtant, jusqu'aux travaux que nous avons réalisés sur ce sujet, pas une ligne dans la recherche actuelle n'avait même pris acte de ce fait³⁷, pourtant considérable, puisque ces observations composent ni plus ni moins, au sein du premier dictionnaire monolingue de l'espagnol un résumé de grammaire arabe.

En effet, nous avons mis en lumière dans nos travaux précédents que du décryptage et de l'élucidation des étymologies de Diego de Urrea se dégage un ensemble des principes de base de la morphophonologie et de la morphosyntaxe de l'arabe, qui composent un abrégé de grammaire arabe fondamentale. Celle-ci repose sur la répartition des unités de la langue dans trois catégories morphologiques et grammaticales (particule (*ḥarf*), nom (*ism*), verbe (*fi'l*)) ; sur

35 Valencia (2021), Márquez Villanueva,» (2010 : 85-93), Parello (2023 : 363-380).

36 Nous pensons en particulier à *Tratado de etymologías de voces castellanas* (Traité des étymologies des mots castillans) de Bartolomé Valverde, paru en 1600, à *Alfabeto primero de Origen y Etimología de todos los vocablos originales de la Lengua Castellana* (Premier abécédaire de l'origine et de l'étymologie des tous les vocables originels de la langue castillane) de Francisco del Rosal, paru en 1601 et à *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que oi se usa en España* (De l'origine et de la cause de la langue castillane ou romane qui est parlée aujourd'hui en Espagne) de Bernardo José de Aldrete, paru à Rome en 1606. S'agissant d'ouvrages qui étudient l'origine des mots castillans, ils ne peuvent éviter les étymologies arabes mais se limitent à mentionner les étymons arabes et éventuellement leur définition sémantique. Quant à la *Primera parte de una Recopilación de algunos nombres arábigos, que los árabes (en España, Francia e Italia) pusieron a algunas ciudades y a otras muchas cosas que se podrán ver à la vuelta desta hoja* (Première partie d'une compilation de noms arabes, que les Arabes ont donnés à des villes et à beaucoup d'autres choses qu'on pourra voir en tournant cette page) de Diego de Guadix, qui a reçu l'imprimatur en 1593 mais est restée inédite jusqu'aux deux éditions actuelles (Bajo/Maíllo 2005 et Moreno Moreno 2007), elle ne recueille que les arabismes (ou supposés tels par le lexicographe), noms communs, noms propres et toponymes. Elle contient également des commentaires relatifs à la grammaire arabe, dont l'analyse reste à faire mais dont nous pouvons déjà dire qu'elle n'entraînerait aucune des conclusions que nous exposons dans cet article à propos des étymologies arabes de Diego de Urrea. Signalons enfin que Covarrubias a eu accès au travail de Guadix et fait entrer une petite partie de ses étymologies, souvent à côté de celles de Urrea, dans 272 articles du *Tesoro*. Sur le travail d'étymologiste de Guadix, on pourra voir Ruhstaller (2012).

37 Nous ne pouvons développer ici ce sujet, qui est une question d'historiographie méritant à elle seule un article. Nous renvoyons à Neyrod (2018b : 52-75) où nous avons proposé quelques pistes d'explication de ce remarquable oubli.

la structure consonantique du mot ; sur la flexion externe et la flexion interne ; sur la structure morphophonologique du verbe ; sur les différentes formes dérivées (ou augmentées) du verbe ; sur la dérivation nominale déverbale et les différents schèmes de dérivation. Les étymologies de Urrea reposent explicitement ou implicitement sur ces principes, comme nous allons le voir dans quelques exemples³⁸ :

Almotazén : « *Diego de Urrea dize ser su terminación arábigo, muhtesibun, participio agente, del verbo ahtesebe [...]. Al es artículo, mo, signum instrumentale, atacen o tacen, corrompido de tesibun o tecibun [...]* »

Alcahueta : « [...] según Diego de Urrea que en término arábigo se llama cauvadun, participio superlativo del verbo cade, que significa llevar guiando alguna cosa delante o detrás de sí. [...] ».

Alcalde : « Nombre arábigo [...] dizen que de *cahed*, que vale presidente y gobernador. Diego de Urrea tiene que en arábigo se llama *mucalidun*. La *M* es formativa del nombre, y no es radical, sino que demuestra ejercicio, y la *rayz* es *caled*, que vale encargarse del gobierno ».

Nous ne pouvons fournir ici une explication détaillée de ces étymologies. On se contentera de préciser que Urrea remonte à un étymon en arabe classique (*en término arábigo, en arábigo*), par exemple *muhtesibun* dans l'article « *almotazén* », et au verbe dont il considère que tous les noms doivent dériver (*ahtesebe* dans le même article). Cette méthodologie ne correspond pas à celle qui a été fixée au XIX^e siècle par la grammaire historique, dont le principe de base est que la langue évolue à partir de ses variétés orales³⁹ mais c'est grâce à elle que le *Tesoro* abrite l'abrégé de grammaire arabe que nous y avons découvert et qui était d'ailleurs, pensons-nous, aux yeux de leur auteur, la véritable finalité de ces étymologies.

En effet, l'analyse grammaticale des étymons et des verbes arabes qui y figurent renvoie à toutes les catégories grammaticales que nous avons énoncées. Ainsi, pour revenir à l'article « *almotazén* », *muhtesibun* est dit *participio*, c'est-à-dire qu'il appartient à la classe dite des « noms-adjectifs dérivés » par la grammaire arabisante et que la grammaire arabe appelle les « noms qui sont en relation avec les verbes » (*al-muttaṣṣilah bi-l'af'āl*). Il obéit à ce titre à un schème de dérivation, qui inclut ici un préfixe /m/ vocalisé /u/ et une certaine vocalisation des consonnes radicales (laquelle diffère selon les schèmes) qui représente la flexion interne. Le /u/ final marque le *raf'* (le nominatif de la grammaire arabisante) et représente donc la flexion externe. Quant au /n/ final (*tanwīn*), il est la marque de l'indétermination. De son côté, le verbe *ahtesebe* est une

38 Nous ne jugeons pas nécessaire pour les besoins de notre explication d'en donner une version française.

39 Dans le cas qui nous occupe, c'est de la variété nommée par les spécialistes arabe *andalusí*, qui fait partie du groupe dialectal occidental de l'arabe, que proviennent les arabismes castillans. Voir Corriente & Vicente, 2008.

forme augmentée, la huitième, à partir de la forme primitive *hasaba* : sa forme canonique en arabe classique est *ihtasaba*, avec préfixation vocalique et infixation de la consonne /t/ entre la première et la deuxième radicale. Soulignons que *ahtesebe* présente l'*imala* de l'oralité et que l'attaque vocalique [a] (au lieu du /i/ de la forme canonique) est une des particularités de l'arabe *andalusí*. Enfin, l'opposition entre les consonnes radicales et celles qui sont aptes à former des mots dérivés est explicitée à l'article « *alcalde* » par ces mots : « *La M es formativa del nombre, y no es radical* [le M sert à former le nom et n'est pas une lettre radicale] », ce qui signifie que /m/ est ce que la grammaire arabe appelle *ḥarf az-zā'id*, lettre d'augmentation. D'ailleurs, dans le *Tesoro*, on trouve *letra aditicia* (additionnelle) pour traduire ce terme de la grammaire arabe, ainsi que *letra constitutiva* (lettre constitutive) et encore *letra servil* (lettre servile), terme inspiré de la grammaire hébraïque qui a de nombreux points communs avec la grammaire arabe. Dans ce même article, Urrea définit comme *rayz* le verbe *caleda* dont il fait la base de dérivation.

On comprendra, grâce à ces quelques illustrations, que l'élucidation de ces étymologies n'est pas un exercice simple, et si nous avons jugé fructueux de l'entreprendre, c'est en raison de la personnalité de leur auteur, Diego de Urrea.

Qui était Diego de Urrea ? C'est la recherche historique qui nous l'a appris. Jusqu'en 2002, pour le lecteur du *Tesoro* qui avait la curiosité de regarder les étymologies qui lui sont attribuées par le lexicographe, Diego de Urrea était *interprete del rey, nuestro Señor* et c'est tout. Ce lecteur pouvait juste remarquer que Urrea jouissait de toute l'estime de Covarrubias, témoignée à plusieurs reprises dans le *Tesoro* sous une forme analogue à la citation suivante : « il faut faire confiance à Urrea en tout parce qu'il connaît la langue arabe (*la lengua arábiga*) à la perfection (*de rayz*)⁴⁰ ».

Grâce aux articles publiés en 2002 et 2004 par les historiens et arabisants espagnols Mercedes García Arenal et Fernando Rodríguez Mediano, nous avons appris que Diego de Urrea jouissait, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, d'une grande renommée auprès des érudits espagnols et italiens comme excellent connaisseur de la langue arabe, ainsi que d'autres langues orientales, le turc, le tatar et le persan. Nous ne pouvons consacrer beaucoup de place, dans le cadre de cet article, à sa biographie pourtant passionnante⁴¹ mais il est indispensable à notre propos de préciser qu'il n'était ni morisque, ni espagnol mais né chrétien dans le royaume de Naples, et amené par les circonstances de sa vie à adopter dès son enfance la langue, la religion et les coutumes des musulmans d'Afrique du Nord. Ayant étudié à la *madrassa* de Tlemcen, « il avait acquis parmi les musulmans une grande considération grâce à sa formation approfondie en grammaire, en logique, en philosophie et en théologie » (Bajo Pérez, RAH), avant de revenir au monde chrétien vers l'âge de trente ans, à la suite de

40 « *en todo se deve dar crédito a Urrea, porque sabe la lengua arábiga de rayz* » (*Tesoro*, art. « *alquicel* »).

41 Nous renvoyons à Rodríguez Mediano et García Arenal (2002 : 499-516) et à Rodríguez Mediano (2004 : 183-201), ainsi qu'à la notice biographique rédigée par Elena Bajo Pérez et publiée sur le site de la Real Academia de la Historia à l'adresse <https://dbe.rah.es/biografias/33520/diego-de-urree-conca> [consulté le 26 août 2023].

nouvelles aventures, et de passer au service de la monarchie la majeure partie de la période entre 1589 et sa mort en 1616 en Espagne.

C'est donc à un expert, arabophone et arabisant, qu'est dû le corpus d'étymologies arabes du *Tesoro* que nous avons étudié et ce fait est déterminant pour notre analyse et pour les conclusions que nous en avons tirées.

La première de ces conclusions est l'appartenance de Urrea à la mouvance intellectuelle de l'arabisme scientifique européen où ont été élaborées les premières grammaires arabisantes. Elle nous est inspirée par la « théorie de la racine » qui s'exprime dans ses étymologies.

En effet, Diego de Urrea choisit comme base de dérivation des noms-adjectifs, comme *rayz*, le verbe à la forme nue, c'est-à-dire la 3^e personne masculin singulier de l'accompli, laquelle ne comporte, pour les verbes dits sains à la forme primitive⁴² que les trois consonnes radicales vocalisées.

Ce choix serait à replacer dans le contexte de la tradition grammaticale arabe (dans laquelle, nous le rappelons, Urrea avait été formé) et des débats théoriques qui l'agitent⁴³, mais nous nous contenterons ici de suivre Rousseau (1984 : 287), qui voit dans la théorie de la racine verbale un dogme de la tradition arabisante occidentale, institué par la *Grammatica Arabica* d'Erpenius (Thomas Van Erpe) publiée à Leyde en 1613. Mais on voit qu'il apparaît implicitement dès 1611 dans le *Tesoro* et d'autre part, si l'on prend en compte la période de rédaction du *Tesoro*, entre 1606 et 1610, ainsi que la date probable, 1597, de la première rencontre entre Covarrubias et Urrea⁴⁴ et du début de leurs échanges linguistiques, on doit en conclure que Urrea n'a pas été un suiveur relativement à cette question théorique⁴⁵ mais au contraire un précurseur. Tel est un des contenus, implicite mais lourd d'implications historiques et historiographiques que nous a révélé notre analyse des étymologies de Urrea.

Une autre innovation dans les étymologies de Urrea est la terminologie grammaticale. En effet, elle est ancrée dans les catégories de la grammaire arabe et non de la grammaire latine et pour ce faire elle recourt souvent au calque⁴⁶, évitant ainsi l'écueil dénoncé par Silvestre de Sacy dans la préface à

42 Pour les formes dérivées du verbe, cette structure se complique par l'addition d'affixes dérivationnels (« lettres d'augmentation »), comme nous l'avons vu plus haut pour *ihtasaba*.

43 La tradition grammaticale arabe est partagée, sur différentes questions théoriques, entre l'école de Kūfa et celle de Baṣra. Nous renvoyons à Bohas et Guillaume (2023 [Institut français de Damas, 1984] : 123-147) pour celle qui nous occupe ici et nous contenterons de préciser que la position basrienne, suivie par les grammairiens arabes tardifs (XII^e-XV^e siècles) préconisait que « seul le terme initial (*maṣḍar* [nom verbal ou nom d'action]) a accès à la racine, la dérivation s'effectuant ensuite de mot à mot » (*Ibid.*). Voir aussi Larcher (1995 : 304^o) : « la position la plus répandue parmi les grammairiens arabes [est la suivante] : quand un mot n'est pas dérivé d'un nom, il l'est du *maṣḍar*, et, plus particulièrement, de celui du verbe 'trilitère' nu ».

44 Diego de Urrea avait été envoyé à cette date à Cuenca comme interprète d'arabe au tribunal d'Inquisition et selon Rafaël Zafra (communication personnelle : 5 octobre 2023), il ne peut manquer d'avoir participé aux *tertulias* [réunions] de lettrés qui avaient lieu chez Covarrubias.

45 Elle est loin d'être anodine dans l'histoire des Études arabes et suppose au contraire « une véritable mutation conceptuelle » car elle substitue à la notion morphologique de *radical* celle de *racine*, une forme qui se trouve « dans une position d'antériorité absolue par rapport à tous les autres mots, censés en être issus » et qui doit de ce fait être interprétée « en termes d'origine, d'étymologie de la langue » (Rousseau 1984 : 293).

46 « Par le biais de la phraséologie, [le calque] oblige des mots romans à se soumettre aux structures d'une pensée étrangère, ce que ne fait pas un simple mot d'emprunt coupé de l'environnement où il faisait sens au départ » (Fabre, Gilbert, 2004 : 162).

sa *Grammaire arabe* (1810, IX) : « [...] la multiplicité des termes techniques empruntés à la langue arabe et auxquels les traducteurs se sont contentés de donner des formes et une terminaison latines, ou bien qu'ils ont rendus par des termes barbares qui n'offrent à l'esprit aucune idée claire et précise⁴⁷ ». Ainsi, dans le *Tesoro*, il est manifeste que le terme *terminación arábiga* est un calque sémantique du terme *'ir'āb*, dans lequel se lisent à la fois sa signification lexicale, « rendre arabe, dire en arabe, arabiser » (Carter 1981 : 34, 2.0) et sa signification technique, « modification de la fin des mots en fonction de la variation des opérateurs, autrement dit donner les bonnes flexions casuelles aux noms et les bonnes flexions modales aux verbes dans un énoncé » (Kouloughli, 2007 : 25-26). Le terme *mensura* dans l'expression *mensura de participio*⁴⁸ est un calque du terme grammatical arabe *wazn*, litt. mesure (de poids), et nous avons vu plus haut que *participio* ne doit pas être entendu dans la perspective de la grammaire latine : dans celle-ci, le participe est un nom qui partage avec le verbe la capacité de marquer la catégorie du temps, alors que les *muttaṣilah bi-l'af'āl* sont en relation avec les verbes parce qu'ils partagent la même racine consonantique et la même charge sémantique. Nous avons vu plus haut la *letra aditicia* pour *ḥarf az-zā'id*, mais il faut ajouter que la catégorie du *ḥarf*, qui est pour les grammairiens arabes l'une des trois parties du discours, composée de « tout ce qui n'est ni un nom ni un verbe » (Guillaume 1988 : 28) bénéficie dans le *Tesoro* d'un effort terminologique particulier : ce sont en effet trois termes, *letra*, *sílaba*, *partícula*⁴⁹, qui tentent par leur multiplicité de cerner la réalité linguistique véhiculée par le terme arabe *ḥarf*, à la fois graphème, phonème, consonne, radical ou morphème (Carter 1981 : 15).

Les contenus que nous venons d'exposer sont totalement implicites dans le *Tesoro* : c'est en nous mettant à l'écoute de ces mots et expressions qui nous avaient frappée à la fois par leur familiarité et par leur étrangeté, ce qui est peut-être le propre du calque, que nous avons compris que, sous leur apparence latine, ils étaient en réalité des termes de la grammaire arabe.

Ces créations terminologiques sont évidemment le fruit d'une réflexion approfondie sur la grammaire arabe et la grammaire latine, qui est peut-être l'œuvre du seul Urrea mais peut également avoir été menée en collaboration avec Covarrubias. Leur visée peut être purement théorique ; elle peut être également pédagogique. En effet, un autre contenu implicite répond à la question qu'on peut légitimement se poser : pourquoi ce luxe d'explications grammaticales dans les étymologies de Urrea ? La réponse est simple et elle est corroborée par certains aspects du corpus : c'est que ces étymologies servent de prétexte à des leçons de grammaire arabe. Or, il faut souligner que l'enseignement de

47 Cité par Troupeau (1980 : 4). Ainsi, les trois premières traductions latines de la *Muqaddima* de Ibn Āgurrūm, ainsi que celles du *Kitāb al-taṣrif* et du *Kitāb al-awāmil* adaptent *raf'* en *rephau*, *rafa* ou *rafaa* ; *naṣb* en *nasbo* ; *ḡazm* en *gsezmu*, *gjezma*, *gezma*, *giazmo* (Troupeau 1962 : 361-363 ; 1963).

48 Par exemple dans l'article « *alarife* : [...] *dicho en arábigo aarif o arifun*, quasi sapiens, *mensura del participio* ».

49 On lira ainsi dans le *Tesoro* : « *Adviértese que la m, o la sílaba ma, no es radical sino constitutiva del nombre de lugar* (art. "almadraba") » ; « *y por ser nombre local almohada, tiene la letra m o la partícula mo, que significa lugar* [...] » (art. "almohada").

l'arabe a une dimension épistémologique puisqu'il est un des usages de l'arabe qui conduit à la fondation de l'orientalisme⁵⁰, considéré comme activité d'érudition scientifique et comme instrument critique de l'historiographie dans l'Europe moderne⁵¹.

Il est évident que Covarrubias s'est initié à l'apprentissage de l'arabe sous la férule de Urrea. Nous en avons pour indices des commentaires fautifs qui doivent nécessairement être attribués à Covarrubias, comme dans l'article suivant où la séquence *al-mo-nedeye*, qui associe dans une seule unité lexicale l'article *al-*, le préfixe *m-* et la forme nue du verbe est une véritable incongruité grammaticale :

Almoneda : *Diego de Urrea dize ser árabeto, al artículo, la M es aditicia constitutiva del participio agente ; la rayz es el verbo nedeye y de todo esto agregado, al-mo-nedeye, almoneda [...]*⁵².

D'autres commentaires fautifs concernent la distinction entre lettres radicales et lettres d'augmentation, qui est un point capital de la morphologie arabe. Ainsi, dans l'article suivant, le commentaire qui conclut que D est *letra constitutiva* est manifestement dû à Covarrubias (*d* ne pouvant avoir statut de *ḥarf al-zayd*) :

Daifa : C'est un mot arabe [...]. Avec sa *terminación [arábica]* c'est *daifatum*, du verbe *agefe* [...]. C'est ce que dit Diego de Urrea, et il faut en conclure que le D n'est pas lettre radicale mais constitutive du nom⁵³.

Dans l'article « *güerfano: Hase de advertir en esta dición [...] que la g no es radical, sino aditicia y servil* [Il faut noter dans ce mot que le g n'est pas radical mais additionnel et servile] », c'est à un mot provenant du grec à travers le latin

50 Sur les modalités d'apprentissage de l'arabe : « *No nos interesan tanto los aspectos imperiales o identitarios del término « orientalismo » cuanto desarrollar un conocimiento más detallado de los materiales de que estaba hecho, empezando por su dimensión lingüística más elemental : como se aprendía árabe, qué árabe se aprendía, como la lengua árabe se integraba en la reflexión sobre la propia lengua* » (Ce ne sont pas tant les connotations impérialistes ou identitaires du terme « orientalisme » qui nous intéressent que la connaissance plus détaillée des matériaux dont il était fait, à commencer par sa dimension linguistique la plus élémentaire : la manière dont on apprenait l'arabe, la variété d'arabe qu'on apprenait, la façon dont la langue arabe était intégrée dans la réflexion de chacun sur sa propre langue) (Rodríguez Mediano, 2020 : 438). Et sur les motifs du désir d'apprendre l'arabe : « [...] *algunos eruditos veían confirmada su certeza de que en los libros árabes, contrariamente al prejuicio más o menos extendido, se escondía una gran cantidad de sabiduría que convenía rescatar; y desde luego, la lengua árabe era llave necesaria para acceder a tal tesoro* » (certains érudits voyaient se confirmer leur certitude que dans les livres arabes, contrairement au préjugé plus ou moins répandu, se cachait une grande quantité de savoir qu'il fallait sauver ; et bien sûr, la langue arabe était la clé nécessaire pour accéder à ce trésor) (Rodríguez Mediano, 2006 : 253).

51 V. à ce sujet « Orientalismo, historia y pensamiento en la Europa moderna », 2010.

52 On retrouve la même erreur aux articles « *almibar* » et « *almoxarife* ». Nous ferions volontiers l'hypothèse qu'elle est due à la théorie (mal assimilée par Covarrubias) de la *rayz* défendue par Urrea.

53 « *Es nombre árabeto [...]. En su terminación se llama daifatum, del verbo agefe [...]. Esto dize Diego de Urrea, de donde se ha de advertir que la D no es radical, sino constitutiva del nombre* ».

orphanus (orphelin) que Covarrubias applique la notion de lettre additionnelle (*ḥarf al-zayd*). Ces erreurs révèlent certes un disciple insuffisamment formé mais néanmoins appliqué à mettre en œuvre les enseignements de Urrea.

D'autres commentaires nous laissent entendre que l'apprentissage de Covarrubias auprès de Urrea s'est fait oralement et par écrit. Certains articles suggèrent un échange de vues entre les deux lexicographes, par exemple :

Çaragüelles : Urrea ne peut pas décider si ce mot est arabe parce qu'il ne trouve pas son origine⁵⁴.

Naranjo : Ce mot *naranjo* (oranger) est, selon Diego de Urrea, un nom commun aux arabes, aux turcs et aux persans et existe chez nous également ; il ne lui assigne pas d'autre origine du fait de son universalité⁵⁵.

Un bon indice du mode de communication oral est la notation de voyelles affectées par divers phénomènes de combinatoire ou par l'*imāla*. Voyons l'exemple suivant :

Guillote : « Dize Diego de Urrea que es nombre arábigo, y vale tanto como el que come el fruto que otro ha trabajado en criarlo y beneficiarlo; de guilla, que en arábigo vale cosecha, en su propia terminación guilletan ».

La forme *guilla* représente *ġilla* (arabe *andalusí*), *ġallah* en arabe classique : elle porte la marque de l'*imāla* de 2^e degré sur le premier *a*. Quant à *guilletan*, c'est une forme déclinée : le *-n* final est le *tanwīn*, le *a* est la marque de *naṣb* (accusatif), le *-t-* est la marque du féminin. On remarque que le deuxième *a* de la forme d'arabe classique *ġallah* est fermé par l'*imāla* de 1^e degré. La combinaison dans *guilletan* de caractéristiques de la langue parlée (l'*imāla*) et de la langue écrite (les marques de la déclinaison) nous semble un bon témoin d'explications grammaticales données de vive voix par Urrea⁵⁶. Dans l'article « *axorcas* », la précision donnée au sujet de la prononciation d'un mot dans le passage « *y assi dize que en su terminación arábiga suena exurquetu* [il se prononce *exurquetu*] renvoie certainement à un échange oral ; par contre, dans cet autre passage, « *Diego de Urrea presupone, a lo que entiendo* [d'après ce que je comprends/ si j'ai bien compris], *que las axorcas son parte de las joyas que el desposado da a la desposada [...]* » la réserve « *a lo que entiendo* » suppose plutôt la consultation d'un document écrit. De même à l'article « *albufera* », après avoir donné une première étymologie de Urrea, Covarrubias poursuit : « En otra parte *dize Diego*

54 « *Este vocablo no se determina Urrea si es arábigo porque no le halla origen [...]* ».

55 « *Este nombre naranjo, según Diego de Urrea, es nombre común a árabes, turcos y persas, y lo mesmo acerca de nosotros; y no le da otro origen por ser tan universal* ».

56 En effet, comme tout arabophone, Urrea évolue dans une situation de diglossie néo-arabe vernaculaire/arabe classique, de sorte que son propre vernaculaire est affecté par l'*imāla*. Nous nous posons néanmoins la question de la transcription d'une *imāla* de 2^e degré dans *ġilla*, celle-ci étant caractéristique du vernaculaire grenadin, qui n'était pas celui de Urrea, bien sûr.

de Urrea [Diego de Urrea dit ailleurs] que albufera se dize en arábigo ebufaretum⁵⁷ [...] », ce qui renvoie indiscutablement à la consultation d'un écrit.

Il semble donc hors de doute que Covarrubias a eu accès à des notes écrites de Urrea. On sait que ce dernier a été professeur d'arabe au monastère de l'Escurial et à l'Université de Alcalá, et qu'il a également fait bénéficier de son savoir un certain nombre d'érudits espagnols. L'analyse de manuscrits conservés à la Biblioteca Nacional de España⁵⁸ nous apprend que l'un de ses élèves a sans doute été l'archevêque de Grenade (1590-1610), Pedro Vaca de Castro. Leur description « révèle que leur contenu a été généré pendant le processus de traduction et d'exégèse des Livres de Plomb⁵⁹ ». (Boyano Guerra, Sánchez-García, 2020 : 519). Dans ce contexte, mû par son effort passionné pour accéder au sens des textes arabes que contenaient ces Livres, l'archevêque ne s'était pas contenté de s'assurer le concours des meilleurs arabisants de son temps, stimulant ainsi les échanges entre les savants et par conséquent le développement des études arabes en Europe⁶⁰, mais il avait entrepris d'apprendre lui-même l'arabe. Son écriture et celle de Diego de Urrea sont clairement identifiées dans les innombrables annotations marginales des manuscrits étudiés, dans lesquels on note la présence de « *fragmentos sueltos de gramática, apuntes, ejercicios, anotaciones* » (« des fragments dispersés de grammaire, des notes, des exercices, des annotations ») au sujet desquels deux hypothèses peuvent être faites :

D'un côté la possibilité que certains de ces matériaux soient le résultat de leçons d'arabe données à l'archevêque par Urrea, Castillo⁶¹ ou d'autres, tant pour étudier les contenus fondamentaux de la *Āyurrūmiyya*⁶² et de la *Kāfiya*⁶³ que pour compiler ou élaborer les explications nécessaires pour éclairer ses doutes. De l'autre, l'idée que, dans ce contexte, on ait été en train d'organiser et d'élaborer

57 Nous corrigeons la leçon fautive *ebutaretum* de notre édition de référence.

58 Il s'agit des numéros 7887, 8432 et 8434 intitulés respectivement dans le catalogue de la bibliothèque : *Alfabeto arábigo y otros papeles árabes, Aljurrumía en árabe y traducida en romance et Tratados y apuntes de gramática árabe*.

59 Il s'agit des *Libros Plúmbeos*, un ensemble de tablettes de plomb écrites en arabe dans une graphie dite *salomonique* difficile à déchiffrer, découvertes en 1595 dans la colline du Sacromonte de Grenade, qui constitueront un total de 22 Livres de Plomb, dont le contenu tendait à réécrire une histoire du christianisme espagnol, faisant aux Arabes et à la langue arabe une place fondamentale. C'était une immense falsification, avec un formidable enjeu historique, culturel, religieux et linguistique, élaborée et menée à bien par les cercles lettrés et les grandes familles morisques de Grenade, dont l'objectif à court terme était de désamorcer la menace de l'expulsion. La bibliographie sur ce sujet est très importante : nous citerons seulement Barrios Aguilera, García-Arenal (dir.), 2006, Barrios Aguilera, 2011, ainsi que les dossiers « En torno a los plomos del Sacromonte I et II », 2002, 2003.

60 La stimulation et l'internationalisation des échanges entre les arabisants comme conséquence paradoxale de l'affaire des Livres de Plomb est exposée de façon très complète par Rodríguez Mediano, 2006.

61 Alonso del Castillo, morisque lettré de Grenade, connaissait l'arabe classique et fut l'un des experts arabisants (aux côtés de Diego de Urrea et de beaucoup d'autres) chargés par Vaca de Castro du déchiffrement et de la traduction des Livres de Plomb, ce qui ne manque pas de sel puisqu'il avait été, selon toute vraisemblance, l'un des principaux artisans de cette falsification.

62 Il s'agit du traité de grammaire de Ibn Al-Āyurrūm, grammairien de Fès (m. 1323).

63 La *Kāfiya* est l'oeuvre du grammairien égyptien Ibn Al-Ḥāyib (m. 1249).

des matériaux pour confectionner une grammaire (Boyano Guerra, Sánchez-García, 2020 : 539)⁶⁴.

Or, nous nous étions demandé de notre côté, si le mode d'exposition des faits de grammaire arabe dans le *Tesoro*, qui alterne entre le seul exemple de la forme et un discours grammatical, n'était pas justement un reflet de ces traités tardifs de grammaire arabe, tels que la *Āyurrūmiyya* et la *Kāfiya*, qui, sous la forme de *compendia*, proposent des versions abrégées des grands traités antérieurs, et servent généralement de support aux commentaires des maîtres (Neyrod 2018a : 160-161). Nous espérons que la publication des résultats du travail de Boyano Guerra et Sánchez-García nous révélera si les commentaires grammaticaux de Urrea dans les manuscrits coïncident avec ceux qui figurent dans le *Tesoro* et donc de voir avec plus de clarté et de certitude dans celui-ci un réceptacle et un témoignage de la *doctrina* de Diego de Urrea, c'est-à-dire de sa théorie de la grammaire arabe, en même temps que de sa pédagogie⁶⁵.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous présentons trois conclusions. D'une part, en intégrant dans sa nomenclature les *palabras arábigas*, le *Tesoro* a accompli un événement historique qui est la perpétuation de la langue et de la culture arabo-andalouse dans une société qui avait cru les exclure définitivement : « Tel fut le rôle du *Tesoro*, prescrire et ordonner (mais non proscrire) et c'est ce qu'il a fait : il a reflété la société de son époque, et l'a fait si fidèlement qu'il a introduit et fixé pour toujours ce qui avait été éliminé politiquement de l'horizon social⁶⁶ » (Calderón, 1998 : 256). D'autre part, en recueillant les étymologies arabes de Diego de Urrea, il en a accompli un autre : être témoignage et acteur du développement de l'intérêt scientifique pour la langue arabe. En cela, il a en effet, « fidèlement reflété la société de son époque » en fixant pour la postérité ce moment où la problématique de la langue arabe en Espagne est à deux faces : l'une patrimoniale, centrée sur les *moriscos*, l'autre internationale et universelle, centrée sur les *arábigos*. Cette double problématique est bien sûr connue des historiens, mais c'est notre travail de linguiste et notre écoute peut-être flottante des mots qui nous l'a fait découvrir dans un ouvrage réputé pour ne tenir qu'un seul discours sur la langue arabe : « que la langue arabe "descend" »

64 « Por un lado, la posibilidad de que algunos materiales sean resultado de lecciones de árabe impartidas por Urrea, Castillo u otros al arzobispo, tanto para estudiar los contenidos básicos de la *Āyurrūmiyya* y la *Kāfiya*, como para recopilar o elaborar las explicaciones necesarias dirigidas a aclarar sus dudas. Por otro lado, la idea de que, en este contexto, se estén organizando y produciendo materiales para confectionar una gramática ».

65 On sait aussi que Diego de Urrea avait composé à l'intention des moines de l'Escorial auxquels il avait été chargé par le Roi d'enseigner l'arabe un *Vocabulario arábigo* dont le manuscrit n'a pas été retrouvé jusqu'à présent : on peut penser que le *Tesoro* abrite des pages de ce *Vocabulario*.

66 « [...] ese fue el papel del *Tesoro*, prescribir y ordenar (pero no proscribir) y así lo hizo: reflejó la sociedad de su época aunque lo llevó a cabo tan fielmente, que introdujo y fijó para siempre lo que se había eliminado políticamente del horizonte social. [...] ».

de l'hébreu⁶⁷ ». C'est en effet un leitmotiv dans le *Tesoro*. Mais, et c'est notre troisième conclusion, à côté de ce discours convenu, vestige de la théorie monogénétique de l'hébreu⁶⁸, il y a le discours des mots, celui des étymologies de Urrea, qui fait paradoxalement du premier dictionnaire monolingue de l'espagnol un document historiographique de choix sur les débuts de l'arabisme scientifique en Espagne et entraîne une réévaluation radicale du protagonisme de l'arabe dans le *Tesoro* et par conséquent de la place de cet ouvrage dans l'histoire des idées linguistiques. Tant il est vrai que le mot, pour qui veut bien l'écouter et l'entendre, peut être un véritable outil d'investigation historique.

Bibliographie

- ALONSO, Martín, *Diccionario medieval español*, t. II, Salamanca, Universidad Pontificia de Salamanca, 1986.
- BARRIOS AGUILERA, Manuel, *La invención de los libros plúmbeos: fraude, historia y mito*, Grenade, Universidad de Granada, 2011.
- BARRIOS AGUILERA, Manuel, GARCÍA-ARENAL Mercedes (dir.), *Los Plomos del Sacromonte. Invención y tesoro*, Grenade, Editorial Universidad de Granada, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2006.
- BOHAS, Georges et GUILLAUME, Jean-Patrick, *Études des théories des grammairiens arabes. Morphologie et phonologie*, Beyrouth, Presses de l'IPFO, 2023 [Institut français de Damas, 1984].
- BOYANO GUERRA, Isabel, SANCHEZ-GARCIA, Patricia, « Una biblioteca en los márgenes : Pedro de Castro aprende árabe », *Al-Qanṭara*, vol. XLI, n° 2, 2020, 517-544.
- CALDERÓN, Carlos, « Covarrubias y el « tesoro » de la mora encantada o la definitiva inclusión del otro andalusi en el sujeto histórico español », *Anuario de Letras*, vol. 36, México, 1998, 235-257.
- CANTAR DE MIO CID, édition de Alberto Montaner, Barcelona, Crítica, 1993.
- CARDAILLAC, Louis, *Morisques et chrétiens. Un affrontement polémique (1492-1640)*, Paris, Klincksieck, 1977.
- CARRASCO, Raphaël, « Les morisques au XVI^e siècle : de l'échec de l'évangélisation à la répression généralisée », *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires*, 2, 2008, doi: [10.4000/cerri.286](https://doi.org/10.4000/cerri.286).
- CARTER, M. G., *Arab Linguistics. An introductory classical text with translation and notes*, Amsterdam, John Benjamins B. V., 1981.
- CORRIENTE, Federico, *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Madrid, Gredos, 1999.

67 V. par exemple cette remarque de Dominique Reyre dans le *Prólogo segundo* de l'édition du *Tesoro* par Arellano et Zafra : « *Así cuando nuestro canónigo alega raíces árabes (tomadas de los etimologistas partidarios de los orígenes arábigos del idioma castellano como Diego Urrea y el Padre Guadix) no olvida precisar que la lengua árabe «desciende» del hebreo [...]* » (Ainsi, quand notre chanoine cite des racines arabes (empruntées aux étymologistes partisans des origines arabes du castillan comme Diego de Urrea et le Padre Guadix), il n'oublie pas de préciser que la langue arabe "descend" de l'hébreu [...]) Covarrubias Orozco (2006 : XLV-LXV). Avec ces trois lignes, qui sont les seules qu'elle lui consacre, Reyre évacue sans la moindre hésitation tout protagonisme, pour ne pas dire toute existence de l'arabe dans le *Tesoro*.

68 Sur la question de l'hébreu dans le *Tesoro*, nous renvoyons à Sajó (2013) ; sur celle de l'hébreu et de l'arabe, à Hasson (2020).

- CORRIENTE, Federico, VICENTE Ángeles, *Manual de dialectología neoárabe*, Madrid, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, 2008.
- COVARRUBIAS OROZCO, Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española* [1611], Martín de Riquer (éd.) [1943], Barcelone, Editorial Alta Fulla, 2003.
- COVARRUBIAS OROZCO, Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Ignacio Arellano et Rafael Zafra (dir.), 2006, XLV-LXV.
- COVARRUBIAS OROZCO, Sebastián de, *Suplemento al Tesoro de la lengua española de Sebastián de Covarrubias*, Georgina Dópico et Jacques Lezra (dir.), Madrid, Polifemo, 2001.
- DOPICO BLACK, Georgina, « Sueños de la nación en los *tesoros* de Covarrubias », *Académica* 6, Real Academia Conquense de Artes y Letras, Diciembre-Enero 2011 [2001], 269-327.
- « En torno los plomos del sacromonte », Sección monográfica, *Al-Qanṭara* XXIII, 2, 2002, 343-543 et XXIV, 2, 2003, 295-574.
- FABRE, Gilbert, « L'expression en *poridad*, modalité d'un "arabe silencieux" », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, n° 27, 2004, 159-169, doi: [10.3406/cehm.2004.1618](https://doi.org/10.3406/cehm.2004.1618).
- GUILLAUME, Jean Patrick, « "Le discours tout entier est nom, verbe et particule". Élaboration et constitution de la théorie des parties du discours dans la tradition grammaticale arabe », *Langages*, n° 92, 1988, 25-36.
- HASSON, Or, « Fighting against Beasts : Arabic and Hebrew in Covarrubias's *Tesoro* », *Al-Qanṭara*, XLI, 2, 2020, 477-516.
- KOULOUGHLI, Djamel E., *Le Résumé de la grammaire arabe par Zamaḡšarī*, Lyon, ENS Éditions, 2007.
- LARCHER, Pierre, « Où il est montré qu'en arabe classique la racine n'a pas de sens et qu'il n'y a pas de sens à dériver d'elle », *Arabica*, t. XLII, 1995, 291-314.
- LEZRA, Jacques, « La mora encantada : Covarrubias en el alma de España », *Académica*, n° 6, Enero-Diciembre 2011 [2001], Real Academia Conquense de Artes y Letras, 459-491.
- LEZRA, Jacques, « La mora encantada : Covarrubias in the soul of Spain », *Journal of Spanish Cultural Studies*, vol. 1, n° 1, 2000, 5-27, doi: [10.1080/713683433](https://doi.org/10.1080/713683433)
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « El problema historiográfico de los moriscos », *El problema morisco (Desde otras laderas)* Madrid, Ediciones libertarias, 1998, 98-195.
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « Pedro de Valencia y el Tratado de los moriscos en España », *400 aniversario del primer bando de expulsión de los moriscos, 1609-2009*, M^a Cruz GÓMEZ MOLINA, José Miguel ABAD GONZÁLEZ (coord.), Abarán, Consorcio Turístico Mancomunidad Valle de Ricote, 2010, 85-93.
- NEYROD, Dominique, « L'empreinte de la langue arabe sur l'analyse linguistique du castillan hier et aujourd'hui. À propos du terme grammatical "letra" dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611) », in Gabrielle LE TALLEC-LLORET (dir.), *Vues et contrevues*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, 249-257, <https://hal.science/hal-02022484>.
- NEYROD, Dominique, *Grammaire arabe et grammaire des arabismes castillans dans le Tesoro de la lengua castellana o española de Sebastián de Covarrubias (1611)*. Étude inédite présentée en vue de l'Habilitation à diriger des recherches, 2018a.
- NEYROD, Dominique, *Monument/Document. Études de sémantique grammaticale et lexicale, de métalexigraphie et d'historiographie linguistique*, Perpignan, Université de Perpignan Via Domitia (UPVD), 2018b., <https://univ-lemans.hal.science/tel-02501637>.

- NEYROD, Dominique, « Un compendio de gramática árabe en una obra lexicográfica castellana : el “tesoro” de Diego de Urrea en el *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias (1611) », *Al-Qanṭara*, vol. XLI, n° 2, 2020, 443-475.
- « Orientalismo, historia y pensamiento en la Europa moderna », Sección monográfica, *Al-Qanṭara*, vol. XXXI, n° 2, 2010.
- PARELLO, Vincent, « Pedro de Valencia et la guerre juste : peut-on raisonnablement faire la guerre aux Morisques ? », *Bulletin hispanique*, vol. 125, n° 1, 2023, 363-380.
- RODRÍGUEZ MEDIANO, Fernando, « Diego de Urrea en Italia », *Al-Qanṭara*, vol. XXV, n° 1, 2004, 183-201.
- RODRÍGUEZ MEDIANO, Fernando, « Fragmentos de orientalismo español del siglo XVII », *HISPANIA. Revista Española de Historia*, vol. LXVI, n° 222, 2006, 243-276.
- RODRÍGUEZ MEDIANO, Fernando, « Bernard Vincent, *El río morisco* », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 38, n° 2, 2008, doi: [10.4000/mcv.660](https://doi.org/10.4000/mcv.660).
- RODRÍGUEZ MEDIANO, Fernando, « Introducción : por una historia del orientalismo español », *Al-Qanṭara*, vol. XLI, n° 2, 2020, 435-442.
- RODRÍGUEZ MEDIANO Fernando, GARCÍA ARENAL, Mercedes, « Diego de Urrea y algún traductor más : en torno a las versiones de los Plomos », *Al-Qanṭara*, vol. XXIII, n° 2, 2002, 499-516.
- ROUSSEAU, Jean, « La racine arabe et son traitement par les grammairiens européens (1505-1831) », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 79, n° 1, 1984, 285-321.
- RUHSTALLER, Stefan, « La *Recopilación de algunos nombres arábigos* de Diego de Guadix como temprano diccionario toponímico », *Vox Romanica*, n° 1, 2012, 163-196.
- SAJÓ, György, « Las etimologías hebreas de Sebastián de Covarrubias : procedimientos declarados y subrepticios en el *Tesoro de la lengua castellana o española* », *BRAE*, t. XCIII, Cuaderno CCCVII, 2013, 125-153 et Cuaderno CCCVIII, 2013, 492-520.
- SILVESTRE DE SACY, Antoine-Isaac, *Grammaire arabe à l'usage des élèves de l'école spéciale des langues orientales vivantes*, Paris, Imprimerie impériale, 1810.
- TROUPEAU, Gérard, « Trois traductions latines de la “Muqaddima” d'Ibn Ājurrūm », *Études d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, t. I, Paris, 1962, 359-365.
- TROUPEAU, Gérard, « Deux traités grammaticaux arabes traduits en latin », *Arabica*, t. X, fasc. 1, Leyde, E. J. Brill, 1963, 225-236.
- TROUPEAU, Gérard, « Les arabisants européens et le système grammatical arabe », *Histoire Epistémologie Langage*, t. 2, fasc. 1, 1980, 3-7.
- VALENCIA, Pedro de, *Le Traité sur les Morisques d'Espagne*, Vincent Parello (trad. et éd. critique), Paris, Classiques Garnier, 2021.
- VINCENT, Bernard, *El río morisco*, Valence-Grenade-Saragosse, Universitat de València-Universidad de Granada-Universidad de Zaragoza, 2006.